Les résistants se reconvertirent ainsi en forces défensives déployées sur la bordure est de la *pushcha*. Ils creusèrent des tranchées, les dissimulèrent sous un camouflage de branches et de feuillages, et attendirent de pied ferme l'arrivée des nazis. L'attente ne serait pas longue, ils le savaient. À la radio, il n'était plus question que des succès foudroyants des communistes. Les Allemands étaient repoussés de manière aussi spectaculaire que les Soviétiques trois ans plus tôt, lors de l'opération Barberousse. Le 3 juillet, l'Armée rouge prit Minsk. Les régiments de la

Wehrmacht se repliaient à toute allure sur les circonscriptions de Novogrudok et de Lida.

Il y avait à peine quarante-huit heures que plusieurs combattants juifs montaient le guet dans les tranchées lorsqu'ils repérèrent un petit groupe de soldats allemands en train de se diriger vers les bois, dans l'espoir de se mettre à couvert. Ils ouvrirent le feu, semant aussitôt la confusion dans la troupe qui ne savait pas d'où venaient les tirs.

C'en était trop pour l'un de ses membres qui, prêt à se rendre, se mit à hurler avec la force du désespoir : « Je ne veux pas faire la guerre ! Je veux vivre ! »

Ce souhait ne devait pas être exaucé. Le soldat fut abattu à bout portant par son supérieur hiérarchique qui retourna ensuite son arme contre lui-même.

Bondissant hors des tranchées, les partisans juifs ordonnèrent aux survivants de lever les mains en l'air. Ils obtempérèrent en suppliant qu'on leur laisse la vie sauve. « On n'en voulait pas, de cette guerre. On n'en voulait pas », répétait sans cesse l'un d'eux.

En l'entendant gémir ainsi, Isak Nowog, qui partageait la belle aventure des Bielski depuis le début de 1943, ne put s'empêcher de repenser à tous les Juifs qui avaient imploré leurs bourreaux de les épargner, pendant qu'on les traînait vers les fosses d'exécution. Il aurait voulu les venger, mais cela n'aurait pas adouci l'amertume du souvenir. Les hommes furent faits prisonniers et conduits à l'endroit aménagé pour les interrogatoires.

Quantité d'autres soldats allemands n'eurent pas cette chance. Ceux qui ne lâchaient pas immédiatement leurs armes pour se rendre n'avaient pas droit à

MI NOTE 8T
QUAD CAMERA

la pitié des partisans. En quelques jours, les terres qui bordent la *pushcha* de Naliboki furent jonchées de milliers de cadavres allemands.

La violence des batailles avait des répercussions jusque dans le village abrité au cœur de la forêt. Impatients de prendre leur revanche sur l'ennemi en déroute, nombre de combattants quittaient la base pour participer à la curée. On frôla l'émeute le jour où certains d'entre eux ramenèrent quatre soldats allemands qu'ils avaient capturés. Ils furent amenés sur la place centrale après avoir été interrogés au *shtab* par Solomon Wolkowyski et d'autres commandants.

Un attroupement se forma autour d'eux. « Regardez-nous, se mit à hurler un homme. Nous sommes juifs. Vous savez comment vous nous avez traités ? »

Les enfants leur crachaient au visage en invoquant à grands cris leurs parents disparus. Les femmes les giflaient, les insultaient sur tous les tons. Le vieux Shmuel Pupko, quatre-vingts ans, les frappa à tour de rôle avec un solide bâton, et chaque fois qu'il l'abattait sur eux il dédiait le coup à son frère, à sa sœur, à l'un de ses enfants.

Trois des prisonniers demandèrent grâce en essayant de convaincre la foule déchaînée qu'ils n'étaient pour rien dans l'extermination des Juifs. Le quatrième, au contraire, se tenait très droit, comme au garde-à-vous, et eut le front de déclarer que les Juifs avaient eu ce qu'ils méritaient.

Ces quatre hommes furent ainsi battus et conspués

I NOTE 8T
AD CAMERA

pendant près de deux heures, puis jetés dans une fosse où ils moururent sous une pluie de balles.

Au lieu de servir d'exutoire, cet épisode violent libéra un flux d'émotions dévastateur, mélange de rage et de rancœur qui jusque-là avaient sans doute été bien difficiles à contenir. L'haleine chargée de vodka, ils furent nombreux ce soir-là à aller arpenter les bois dans l'espoir d'y trouver encore des Allemands et de continuer à se venger sur eux de tout ce qu'ils avaient enduré. Tuvia et ses adjoints se désespéraient de constater que les combattants avaient autre chose en tête que la sécurité du camp. Dans une tentative pour les ramener à la raison, ils les engagèrent à rester vigilants. « La guerre n'est pas finie ! » s'exclamait Tuvia.